

**LA SIGNIFICATION PROSODIQUE
DANS UNE PERSPECTIVE GRICEENNE ET POST-GRICEENNE /
A GRICEAN AND POST-GRICEAN APPROACH
TO PROSODIC MEANING**

[Irina BREAHNĂ](#)

Maître des conférences, Docteur en Sciences du Langage
(Université d'État de Moldova)

irina_breahna@yahoo.fr

Abstract

The article aims to examine how prosodic elements are addressed in pragmatic research, mainly in the Gricean and post-Gricean frameworks. To this end, we focus on J. Hirschberg's proposal to add four new Maxims of Cooperative Conversation derived from the biological codes identified by C. Gussenhoven.

Keywords: *biological code, coding, inference, intonational meaning, maxims of conversation, non-natural meaning*

Rezumat

Articolul are drept obiectiv să analizeze în ce mod elementele de prozodie sunt abordate în cadrul cercetărilor pragmatice, în special în cele de orientare griceeană și post-griceeană. Cu acest scop este evaluată propunerea lui J. Hirschberg de a completa Maximele Conversaționale cu alte patru maxime, formulate în baza codurilor biologice ale lui C. Gussenhoven.

Cuvinte-cheie: *cod biologic, codificare, inferență, maxime conversaționale, semnificație non naturală, semnificație prozodică*

Introduction

Dans cet article, nous nous proposons de discuter la contribution d'inspiration gricéenne de J. Hirschberg « The Pragmatics of Intonational Meaning » (Hirschberg, 2002). L'approche de J. Hirschberg consiste à placer la proposition, détaillée par C. Gussenhoven dans « Intonation and Interpretation : Phonetics and Phonology » (Gussenhoven, 2002), dans le cadre théorique proposé par P. Grice.

Notre réflexion s'articule sur trois parties. Une première partie est réservée à la question des « codes biologiques » (*ibidem*). Dans la deuxième partie, nous abordons le Principe de Coopération, les Maximes Conversationnelles (Grice, 1991) et les Nouvelles Maximes Conversationnelles (Hirschberg, 2002). La troisième partie évalue les différents points de la proposition de J. Hirschberg à la lumière de la Théorie post-gricéenne de la Pertinence (Sperber & Wilson, 1995), (Wilson & Wharton, 2006) et d' « un troisième modèle de la communication » (Auchlin, 2013, p. 5).

1. Les codes biologiques : Carlos Gussenhoven

Dans son article « Intonation and Interpretation : Phonetics and Phonology », C. Gussenhoven observe que la signification prosodique (« intonational meaning ») se retrouve dans deux composantes de la langue : la réalisation phonétique et la grammaire intonationnelle (Gussenhoven, 2002, p. 47). La proposition de C. Gussenhoven consiste à associer à la réalisation phonétique l'expression des significations universelles qui sont dérivées des trois codes biologiques : le code de fréquence d'Ohala, le code d'effort et le code de production. Les locuteurs exploitent ces codes pour transmettre différents types d'information intonationnelle. Le décodage de ces informations peut révéler des composantes affectives (le locuteur a peur/est agressif) ou bien informationnelles, ayant trait au message lui-même (question/affirmation). Une autre caractéristique du code concerne le fait que les locuteurs peuvent renvoyer de façon indirecte à la condition physiologique qui définit le code, en utilisant des formes phonétiques que les auditeurs associent avec la forme primaire du code.

Dans ce qui suit, nous allons détailler les phénomènes auxquels ces codes biologiques sont associés dans l'approche de C. Gussenhoven.

Le code de fréquence d'Ohala

Le premier code, le code de fréquence d'Ohala, est issu du fait que le larynx, en termes de taille, est différent chez les femmes et les hommes, les enfants et les adultes. Un larynx plus grand produit des sons plus graves, tandis qu'un larynx moins développé – des sons plus aigus. L'évolution des communautés humaines a été marquée par une prépondérance de la domination masculine, le modèle patriarcal et la soumission de la femme à l'homme et de l'enfant à ses aînés. C'est pourquoi, culturellement, nous avons tendance à associer le ton grave au modèle socioculturel de la dominance masculine et à ses auxiliaires : force, autorité, sûreté, etc. Tandis qu'un ton plus aigu est pertinent pour inférer des attitudes affectives de « soumission », comme la politesse, la peur, la faiblesse, etc. Du point de vue de l'interprétation informationnelle, C. Gussenhoven suggère que le code de fréquence est utilisé lorsqu'on associe le doute et la question à des contours dérivés du ton aigu ou ascendant, tandis que l'assertion est associée au ton descendant. Il faut remarquer que dans certaines langues, les significations prosodiques universelles se sont grammaticalisées, c'est pourquoi les locuteurs de ces langues seraient plus enclins à percevoir et interpréter ces significations universelles (*idem*, pp. 48-49).

Le code d'effort

Le deuxième code biologique, le code d'effort, associe une augmentation de l'effort dispensé dans la production de la parole à une augmentation de précision lors de l'articulation et à une variation de ton généralement plus importante. Pour C. Gussenhoven, une telle variation du ton peut être interprétée de façon générale comme l'intention du locuteur de signaler que le message associé à l'acte de parole est plus important que les autres messages. Les significations affectives dérivées du code d'effort pourraient

être l'agitation, la surprise, etc. L'interprétation informationnelle la plus évidente du code d'effort est l'emphase. Les locuteurs interprètent les tons plus aigus comme transmettant une prééminence informationnelle plus grande. La grammaticalisation de l'interprétation informationnelle du code d'effort s'est traduite par le focus (le rhème) intonational (Gussenhoven, 2002, pp. 50-51).

Le code de production

Le troisième code biologique, défini par C. Gussenhoven, concerne une façon tout à fait différente de considérer le processus de génération d'énergie. En effet, les locuteurs dispensent plus d'effort au début de la phrase qu'à la fin. Ce phénomène est dû à une corrélation entre les énoncés et la respiration. La pression sous-glottale est plus grande au début de la phase d'exhalation qu'à la fin. La conséquence de cette diminution en énergie est une chute en intensité et une baisse graduelle de la fréquence fondamentale. L'exploitation de ce phénomène se traduit par une hauteur aiguë au début de l'énoncé et une hauteur grave vers sa fin – le code de production. Pour C. Gussenhoven, la signification de ce phénomène ne réside pas dans la pente, mais plutôt dans le contraste entre le début et la fin de la phrase, qui peut être interprété en termes d'initiation et de finalité. Ainsi, des débuts aigus indiquent des thèmes nouveaux, des débuts graves – la continuation des thèmes. L'inverse est valable pour la fin de l'énoncé : des fins aiguës signifient la continuation, des fins graves indiquent la finalité et la fin du tour de parole. Selon C. Gussenhoven, le code de production ne porte pas de signification affective, il a seulement une signification informative (*idem*, pp. 51-52).

2. Le Principe de Coopération et les Maximes de Coopération. Les Nouvelles Maximes Conversationnelles

Le Principe de Coopération et les Maximes de Coopération

Dans ses « William James Lectures », P. Grice a proposé une explication de la communication humaine en avançant l'idée que celle-ci est régie par un Principe de Coopération et des Maximes Conversationnelles. La définition donnée par P. Grice au Principe de Coopération part de l'observation que l'on reconnaît un certain comportement comme communicatif grâce au fait que le communicateur respecte certaines règles qui rendent son intention informative plus précise. Les participants s'efforcent donc à suivre un principe général selon lequel la contribution à la conversation doit être orientée vers le but et la direction acceptés de l'échange. Ce principe général, appelé par Grice Principe de Coopération, est détaillé par la suite en neuf Maximes Conversationnelles, réparties en quatre catégories. Ces catégories regroupent les maximes selon des principes de quantité, qualité, relation et manière (Grice, 1991, pp. 26-29).

Le Principe de Coopération et les Maximes Conversationnelles permettent de montrer comment, à partir d'un énoncé à représentation

ambigüe et incomplète, l'auditeur réussit à construire une pensée complète et sans ambiguïtés. La stratégie de l'auditeur consisterait à éliminer toutes les représentations qui seraient incompatibles avec le respect du Principe de la Coopération et des Maximes Conversationnelles.

Le fait que les locuteurs et les auditeurs partagent la connaissance de ces principes universels permet à P. Grice d'introduire une distinction entre ce que le locuteur dit et ce qu'il veut dire. Ce qui est dit fait partie de la signification non-naturelle et peut être réduit aux aspects vériconditionnels de la signification. Le vouloir-dire, appelé par P. Grice « implicature » (*idem*, p. 24), fait partie des aspects non-vériconditionnels de la signification. Les implicatures non-vériconditionnelles dépendantes du contexte sont des « implicatures conversationnelles » (*idem*, p. 26).

Nouvelles Maximes Conversationnelles

Cette dépendance par rapport au contexte permet à J. Hirschberg de proposer une extension des codes biologiques formulés par C. Gussenhoven. En effet, l'emphase ne s'interprète pas toujours comme portant le rhème, de même qu'une hauteur aiguë ne signale pas obligatoirement un nouveau thème (Hirschberg, 2002, p. 66).

J. Hirschberg applique une approche gricéenne aux codes biologiques et propose d'ajouter quatre nouvelles maximes aux maximes définies par P. Grice. Le locuteur et l'auditeur utiliseraient les indices linguistiques basés sur ces codes afin de signaler, d'un côté, et inférer de l'autre, les significations associées.

Avant d'examiner en détail les quatre maximes dérivées des codes biologiques, il faut noter qu'en tant que savoir partagé des locuteurs, les maximes peuvent être exploitées afin d'obtenir un effet différent de celui habituel.

La Maxime de hauteur

Le code de fréquence peut donner lieu à une Maxime de hauteur. Elle est formulée par J. Hirschberg de façon similaire aux maximes de P. Grice : « Essayez de faire correspondre l'ascendance ou la descendance de votre ton au degré de confiance que vous voulez transmettre. Laissez votre ton monter pour signaler l'incertitude et descendre pour signaler la certitude »¹ (*idem*, p. 67).

Le fait que la signification de l'ascendance ou de la descendance du ton est interprétée par J. Hirschberg comme un cas d'implicature conversationnelle, lui permet d'expliquer les cas où, par exemple, l'ascendance du ton n'exprime pas l'incertitude, comme les questions rhétoriques ou ironiques. Tout dépend du contexte dans lequel une telle montée est utilisée. En effet, lorsque l'auditeur est sûr que son interlocuteur connaît la réponse à la question qu'il vient de poser ou encore qu'une telle question n'est pas pertinente dans le contexte conversationnel présent, il peut déduire, tout en posant la rationalité et le respect du Principe de

Coopération et des maximes comme principes régissant la communication, que le ton ascendant du locuteur ne signale pas l'incertitude mais d'autres effets, comme l'ironie, etc.

La Maxime d'emphase

Le code d'effort est repris par J. Hirschberg dans une Maxime d'emphase: « Essayez de rendre aux segments importants de votre discours une intonation saillante » (Hirschberg, 2002, p. 67). Comme l'observe J. Hirschberg, cette prééminence est mise en œuvre différemment, en fonction de la langue des locuteurs. Elle est également dépendante du contexte. L'emphase peut signaler l'information nouvelle par rapport à l'information déjà connue (1a); elle peut indiquer la sélection d'un élément parmi d'autres éléments pertinents (1b) (*idem*, p. 67).

(1) a. X : Sue n'est pas raisonnable. Quelqu'un devrait lui parler.

Y : John a demandé à MARY de parler à Sue.

(1) b. X : John a demandé à Rita ou à Mary de parler à Sue ?

Y : John a demandé à MARY de parler à Sue.

La Maxime de variation

La Maxime de variation, dérivée du code de production, a été définie par J. Hirschberg comme suit : « Laissez l'ampleur de votre variation de ton refléter la place de votre énoncé dans la topique de votre discours. Augmentez la variation pour introduire des thèmes nouveaux. Réduisez la variation pour conclure les vieux » (*idem*, p. 67). Cette maxime n'est pas toujours respectée par les locuteurs, surtout dans le discours informel. Toutefois, J. Hirschberg cite plusieurs données empiriques pour fonder son affirmation, qui s'avère justifiée sur des segments de discours plus étendus, dans une variété de langues (*ibidem*).

La Maxime de segmentation

Le code de production donne lieu à une deuxième maxime – la Maxime de segmentation. Elle est basée sur l'observation que les locuteurs ont tendance à segmenter leur discours en unités significatives, soit du point de vue syntactique, soit du point de vue sémantique. La proposition de J. Hirschberg est de formuler cette quatrième maxime comme suit : « Formulez votre énoncé de façon qu'il soit divisé en segments de discours significatifs » (*ibidem*). Bien que cette maxime ne soit pas toujours observée, elle est plutôt la norme. Sa violation produirait des effets comiques ou suggérerait des défauts de production.

Évaluation des nouvelles Maximes Conversationnelles

Suivant sa proposition de placer la signification prosodique dans deux composantes du langage, la réalisation phonétique et la grammaire intonationnelle, C. Gussenhoven affirme qu'il défend une approche selon laquelle la perspective universelle de la signification prosodique et la perspective de la signification particulière à une langue peuvent être vraies en même temps. La partie universelle se retrouve dans la réalisation phonétique et se fonde sur les conditions biologiques qui influencent la

production de la parole. La partie spécifique à chaque langue est localisée dans la morphologie et la phonologie intonationnelle (Gussenhoven, 2002, p. 47). Dans le cadre de cette approche, J. Hirschberg se propose de fournir une réponse à la façon dont l'expérience universelle des aspects physiques de la parole peut être mise en relation avec des présuppositions concernant le vouloir-dire du locuteur (autorité, doute, focalisation, etc.). Son approche est de rendre ces présuppositions explicites, c'est-à-dire, créer un modèle où un certain comportement conventionnel correspondrait à un effet communicatif. Suivant le modèle de P. Grice qui envisage la communication comme régie par un Principe de Coopération et des Maximes Conversationnelles, J. Hirschberg dérive des trois codes biologiques quatre maximes qui viendraient s'ajouter aux conventions gricéennes. La proposition de J. Hirschberg constitue un développement de l'approche de C. Gussenhoven en ce que le savoir sur ces trois codes biologiques que le locuteur et l'auditeur partagent est vu comme générant un ensemble de significations associées à la variation de l'intonation. Ce développement de la proposition de C. Gussenhoven est fondé sur l'hypothèse qu'une partie de la signification prosodique peut être interprétée en termes d'implicature conversationnelle, et cela pour deux raisons principales :

(a) sa dépendance du contexte - un contour ascendant peut être utilisé pour marquer l'incertitude et donc accompagner une vraie question dans un contexte précis, dans un autre le même énoncé avec le même contour s'interprète comme de l'ironie ;

(b) son annulabilité - on peut annuler une implicature conversationnelle, comme le montre les cas de violation de la Maxime de segmentation dérivée du code de production. En effet, l'implicature est annulée lorsque le segment de discours subséquent forme visiblement une unité sémantique ou syntaxique avec le segment précédent.

Selon C. Gussenhoven, les locuteurs contrôlent la réalisation phonétique de l'expression linguistique pour diverses raisons, parmi lesquelles le linguiste distingue le positionnement social, la discrimination des contrastes phonologiques, l'utilisation iconique de la voix. Les codes biologiques sont contrôlés de la même façon (Gussenhoven, 2002, p. 57).

La signification prosodique qui dérive des trois codes biologiques est universelle pour C. Gussenhoven. J. Hirschberg, de son côté, affirme que malgré les régularités qu'on puisse trouver dans les langues en associant la prééminence augmentée à la focalisation ou la segmentation prosodique à la segmentation syntaxique, il existe néanmoins de nombreux contre-exemples qui montrent que ces interprétations communément acceptées ne se justifient que lorsqu'on accepte une perspective contextuelle (Hirschberg, 2002, pp. 67-68). L'approche de J. Hirschberg peut être comparée, jusqu'à un certain point, à l'approche de T. Fretheim (Fretheim, 2002). Le linguiste norvégien ne conteste pas l'affirmation de C. Gussenhoven selon laquelle la signification prosodique se trouve dans deux composantes de la langue : la

réalisation phonétique et la grammaire intonationnelle. La réalisation phonétique agit certes comme une contrainte importante sur les moyens de transmission de certains types d'information, mais selon T. Fretheim cela ne pourrait pas être central lorsqu'on étudie comment l'intonation affecte la compréhension des énoncés. En ce qui concerne l'affirmation que la signification est localisée dans la grammaire intonationnelle, T. Fretheim considère que ce n'est vrai que d'une façon indirecte. Pour T. Fretheim, comme pour J. Hirschberg, ce que l'on appelle signification intonationnelle est fortement dépendant du contexte. Le cadre théorique choisi par T. Fretheim se situe dans la Théorie post-gricéenne de Pertinence. L'intonation est traitée comme un outil qui, suite à l'interaction avec d'autres outils linguistiques, offre à l'auditeur des informations procédurales sur l'interprétation. L'intonation est donc une contrainte sur le processus inférentiel (Fretheim, 2002, p. 59). Nous avons mentionné l'approche de T. Fretheim afin de faire une première introduction des concepts propres à la Pertinence, mais aussi pour éclairer, par contraste, notre propre évaluation de certains points de l'approche gricéenne de J. Hirschberg.

Une première observation que nous pouvons faire à la perspective gricéenne adoptée par J. Hirschberg concerne le bien-fondé des Maximes et de l'augmentation de leur nombre. En effet, les théories néo- et post-gricéennes ont essayé de réduire le nombre de maximes à deux et à une, afin d'éviter de succomber à la tentation de formuler de nouvelles maximes chaque fois que des régularités seraient rencontrées. C'est d'ailleurs le cas de J. Hirschberg qui suggère des développements possibles des quatre maximes qu'elle avait formulées, afin de refléter certaines tendances plus fréquentes, bien que moins universelles (Hirschberg, 2002, p. 68).

Pour J. Hirschberg, les codes biologiques décrits par C. Gussenhoven sont avant tout des maximes conversationnelles qui représentent pour les locuteurs et les auditeurs des « normes » de production. Le savoir partagé de ces normes serait à la base des significations additionnelles qui pourraient être transmises par variation prosodique. L'observation que nous voudrions porter à cet égard concerne le concept de « savoir partagé ». Comme il a été montré par D. Sperber et D. Wilson (Sperber & Wilson, 1995, pp. 15-21), la notion de « savoir » dans des concepts comme « savoir partagé » ou « savoir mutuel » est trop forte pour passer le test de la réalité (le paradoxe du savoir mutuel). Pour qu'un savoir soit partagé il faut que le savoir qu'on a de ce savoir partagé soit également partagé et ainsi de suite *ad infinitum*. C'est une construction de philosophe qui s'intègre difficilement dans un modèle adéquat de la production et de la compréhension des énoncés. Cela ne signifie pas pourtant que les individus sont incapables de partager de l'information, c'est même une conséquence et un prérequis de la communication. La solution proposée par la Pertinence a été d'introduire

une notion moins forte, celle de « manifesteté » (*idem*, pp. 39-46). Être manifeste signifie être perceptible ou inférable. L'environnement cognitif d'un individu est donc l'ensemble de tous les faits qu'il peut percevoir ou inférer, il est donc fonction de son environnement physique et de ses capacités cognitives. Il est clair que les individus partagent des environnements cognitifs dans la mesure où ils partagent des environnements physiques et ont des capacités cognitives semblables. Les éléments prosodiques sont par conséquent mutuellement manifestes aux interlocuteurs lorsqu'ils partagent des environnements cognitifs. Pourtant, dire que 2 personnes partagent un environnement cognitif ne veut pas dire qu'elles font les mêmes hypothèses, seulement qu'elles sont capables de faire les mêmes hypothèses.

La définition de P. Grice de la communication - transmission de l'intention informative du locuteur via la reconnaissance par le destinataire de son intention communicative - relève de la théorie de la signification formulée par P. Grice, et notamment que la signification linguistique est non-naturelle. La signification non-naturelle est sous le contrôle de la volonté du communicateur et donc est non-factive, alors que la signification naturelle est factive et en dehors du contrôle de la volonté du communicateur. Donc, dans le cadre gricéen adopté par J. Hirschberg, un comportement naturel ouvertement montré est exclu du vouloir-dire du locuteur. Pourtant il existe de nombreux cas où un tel comportement naturel ferait la différence. Le fait que le cadre gricéen exclue la signification naturelle du vouloir-dire du locuteur peut mener à des situations où l'expression mimée de la peur ne soit pas traitée de façon similaire à l'expression naturelle de la peur. Pourtant, nous pourrions poser la question : est-ce qu'on a moins peur ou l'on subit un autre type de « peur » lorsqu'on le communique de façon délibérée en respectant la Maxime de ton, ou lorsque notre voix tremble involontairement. Certes il y a une différence du côté de la production, à savoir l'intention du locuteur à communiquer qu'il a peur dans le premier cas. Mais du côté de la réception, la peur est communiquée dans les deux cas. La particularité du cadre gricéen est qu'il se situe dans la perspective du locuteur ou plus exactement du côté de l'intentionnalité du locuteur à communiquer son vouloir-dire. Cette intentionnalité ensemble avec des suppositions de rationalité ignore non seulement les significations naturelles mais encore ce qui n'a pas été interprété comme tel. Une voix nasillarde lorsqu'on est enrhumé fonctionne comme un signe. Pourtant, c'est un signe seulement si on lui attribue cette qualité (on peut imaginer le scénario où l'on parle pour la première fois à quelqu'un au téléphone).

L'information encodée par les trois codes biologiques joue un rôle important dans l'interprétation du contenu verbal. Pourtant, sa contribution

n'est pas de nature compositionnelle, mais plutôt inférentielle. La proposition de J. Hirschberg utilise le cadre théorique gricéen pour montrer comment ce type d'information peut contribuer au processus d'interprétation des énoncés. Cette contribution prend la forme de 4 maximes conversationnelles qui viennent compléter les 4 maximes formulées par Grice.

La théorie post-gricéenne de la Pertinence remplace les maximes gricéennes par un Principe général de Pertinence (Sperber & Wilson, 1995, p. 122). Il faut également noter que la Théorie de la Pertinence assume la perspective du seul auditeur. Contrairement à l'approche de J. Hirschberg et même de C. Gussenhoven qui, lorsqu'il définit le code d'effort se situe du côté de la production, la Théorie de la Pertinence parle d'effort en termes d'« efforts et effets » de traitement lors de l'interprétation (*idem*, pp. 123-132).

Pour rendre compte de l'interprétation donnée à la prosodie dans le cadre de la Théorie de la Pertinence, nous allons analyser les trois observations qui résument la contribution de la prosodie à la communication, détaillant ainsi l'approche proposée par D. Wilson et T. Wharton (Wilson & Wharton, 2006).

Premièrement, les classifications des inputs prosodiques sont régies, dans une certaine mesure, par le principe que certains des inputs sont interprétables dans le cadre des codes linguistiques spécifiques (l'accent en roumain pour discriminer des homographes - vesEla « vaisselle » et vEsela « gaie »), tandis que d'autres dans le cadre des systèmes non-linguistiques, naturels ou universels (peur, surprise). D. Wilson et T. Wharton proposent une classification qui différencie les inputs naturels (signes et signaux) de ceux linguistiques (*idem*, p. 1563). Les signaux naturels comme ceux linguistiques sont véritablement encodés et communicatifs par leur nature. Les signes naturels sont interprétés par inférence et n'ont pas de fonction communicative inhérente. Pour exemplifier, un allongement des voyelles en roumain peut être interprété en tant que signal communiquant une humeur affective. Il peut survenir également lorsque quelqu'un a trop bu, fonctionnant ainsi comme signe, dont la fonction n'est pas de communiquer l'état du locuteur, c'est plutôt une conséquence de son état d'ivresse qui affecte la production de la parole. Donc, dans le domaine de la transmission de l'information, les humains utilisent trois types d'inputs prosodiques : les signes naturels qui font l'objet des processus purement inférentiels, les signaux linguistiques qui sont interprétés par décodage et les signaux linguistiques qui sont décodés, ou dans les cas de sous-détermination, nécessitent également un enrichissement inférentiel. On peut objecter à cette classification que les faits appelés « signes », comme remarqué plus haut, deviennent signes lorsqu'ils entrent dans un processus inférentiel. Mais il existe aussi des faits qui agissent directement comme inputs prosodiques sans être néanmoins signe de quelque chose, comme le débit de la parole ou le rythme. D'ailleurs, on peut observer couramment une synchronisation

inconsciente (ou observée ultérieurement) des partenaires, lorsqu'on augmente ou diminue son débit ou adopte un rythme spécifique à son interlocuteur (Auchlin, 2013, p. 4).

Deuxièmement, dans l'approche de C. Gussenhoven, les inputs prosodiques sont décrits comme rangés dans un continuum allant du naturel ou universel aux phénomènes caractéristiques à des langues particulières. Nous avons déjà remarqué plus haut que pour P. Grice la simulation délibérée d'un comportement naturel peut être traitée comme un cas de signification non-naturelle, tandis qu'un comportement naturel spontané, même ouvertement montré ne constitue pas pour P. Grice un cas de signification non-naturelle et doit être exclu du domaine de la pragmatique. L'approche des tenants de la Théorie de la Pertinence consiste à défendre l'idée d'un continuum entre « montrer » et « signifier non-naturellement ». Ce continuum se réfère pourtant à la communication ouverte. Le terme utilisé par la Théorie de la Pertinence, « la communication ostensive-inférentielle », décrit notamment le processus double de montrer et d'inférer la signification du communicateur (Wilson & Wharton, 2006, p. 1564). Les signes naturels de même que les signaux naturels peuvent être utilisés dans la communication ostensive-inférentielle, mais peuvent également exister sans elle.

En troisième lieu, cette distinction entre transmission accidentelle, transmission cachée et transmission montrée de l'information, de même que la taxonomie des inputs prosodiques est considérée par certains linguistes comme réduisant la portée des faits à prendre en considération (Auchlin, 2013, pp. 4-5). Une telle réduction s'explique par la perspective de l'auditeur adoptée dans la Théorie de la Pertinence et par le fait que la communication est vue comme un processus de traitement conceptuel. Ainsi l'approche de la prosodie dans la Pertinence exclue de son traitement des éléments pourtant présents lors de la production : l'information accidentelle, les signes naturels qui ne font pas l'objet d'un traitement inférentiel.

C'est pourquoi, certains chercheurs proposent un élargissement du continuum, englobant le fait de montrer dans un modèle considéré plus réaliste que celui de la communication *bonna fide*. Ce modèle de la communication comme « co-expérience » serait une troisième possibilité de modéliser la communication humaine suite au modèle du code, qui fonctionne selon un principe linéaire d'encodage et décodage des pensées en mots entre locuteur et auditeur, et au modèle cognitif selon lequel la communication consiste à modifier l'environnement cognitif de l'auditeur par décodage des formes linguistiques et traitement des inférences. Ce troisième modèle conçoit la communication comme l'émergence et la gestion du processus qui accompagne l'élaboration du sens dans le temps (*idem*, p. 5).

Pour conclure, notons que certains inputs prosodiques, comme une articulation précise, sont traités comme signaux naturels et font l'objet d'une

maxime conversationnelle chez C. Gussenhoven et J. Hirschberg, tandis qu'ils sont considérés plutôt comme des signes naturels dans un cadre post-grammatical. Ainsi, une articulation précise n'est pas à interpréter selon un code inné à la C. Gussenhoven et non plus selon une maxime conversationnelle à respecter consciemment et avec régularité par un locuteur attentionné, c'est un signe, un fait qui fonctionne comme preuve du désir du locuteur d'aider l'auditeur à mieux comprendre. Pourtant, pour fonctionner comme signe, ce fait doit être assez proéminent, ostensif, afin de bénéficier d'un traitement inférentiel. Pour éviter que les faits qui ne dépassent le seuil inférentiel soient écartés de la portée d'une interprétation de la signification prosodique, d'autres chercheurs ont proposé d'élargir le continuum afin d'englober le fait de « montrer » dans l'économie globale de la communication.

Notes

1. Ici et plus loin, notre traduction des définitions de J. Hirschberg.

Références

- Auchlin, A. (2013). Prosodic Iconicity and Experiential Blending. In S. Hancil and D. Hirst (Eds.). *Prosody and Iconicity* (pp. 1-32). John Benjamins.
- Fretheim, T. (2002). Intonation as a Constraint on Inferential Processing. In: B. Bel and I. Marlien (Eds.). *Speech Prosody 2002: proceedings: Aix-en-Provence, France, 11-13 April 2002. Aix-en-Provence: Laboratoire Parole et Langage* (pp. 59-64).
- Grice, P. (1991). *Studies in the Way of Words*. Harvard University Press.
- Gussenhoven, C. (2002). Intonation and Interpretation: Phonetics and Phonology. In B. Bel and I. Marlien (Eds.), *Speech Prosody 2002: proceedings: Aix-en-Provence, France, 11-13 April 2002. Aix-en-Provence: Laboratoire Parole et Langage* (pp. 47-57).
- Hirschberg, J. (2002). The Pragmatics of Intonational Meaning. In B. Bel and I. Marlien (Eds.). *Speech Prosody 2002: proceedings: Aix-en-Provence, France, 11-13 April 2002. Aix-en-Provence: Laboratoire Parole et Langage* (pp. 65-68).
- Sperber, D., Wilson, D. (1995). *Relevance: Communication and Cognition*. Oxford.
- Wilson D., Wharton, T. (2006). Relevance and Prosody. In *Journal of Pragmatics*, 38, 155-157.